

Le masochisme ordinaire dans le couple

Pierre Marchal

Le titre qui avait d'abord été proposé pour cet exposé était : *Le sado-masochisme ordinaire du couple*. Une telle formulation pose évidemment une question incontournable : existe-t-il un sado-masochisme « ordinaire » ? N'y a-t-il pas là, de l'avis de certains amis psychanalystes, une sorte de provocation, voire de contradiction : le sado-masochisme peut-il être ordinaire ?

A lire les écrits sadiens par exemple ou différents traités de psychiatrie et de sexologie, on aurait tendance à répondre que non ! Lorsque les « hasards » de l'existence et la force du désir qui nous mène, se conjuguent pour faire qu'une telle rencontre sado-masochiste ait effectivement lieu, c'est-à-dire dans une mise en oeuvre réelle du fantasme, on sort évidemment de l'ordinaire pour entrer dans des scénarios dramatiques.

Pourtant, même dans certains ouvrages strictement psychiatriques, on voit apparaître une autre dimension du sado-masochisme. A côté de sa description classique dans le cadre des « déviations sexuelles », on y fait parfois référence dans d'autres contextes, par exemple en traitant de l'hypocondrie (qui peut être « mineure »). Voici ce qu'on peut lire sous la plume de F. Caroli et G. Vidon à propos du « caractère hypocondriaque » :

« Volontiers clinophile, voire agoraphobe, ce malade peut devenir un reclus confiné dans sa chambre ou son lit. Sombre taciturne, tracassier, gémissant et rabâcheur, ses conduites sont empreintes d'un sado-masochisme moral : il oscille toujours entre l'auto-punition et l'agressivité. Véritable "tyran familial"... »

De telles observations nous amènent à penser que le sado-masochisme n'est sans doute pas une structure psychique, mais bien plutôt un symptôme dont les manifestations peuvent prendre des significations fort différentes si elles s'articulent tantôt à une structure perverse, tantôt à une structure névrotique. En fait, mon intérêt était d'aborder ici, non pas la rencontre perverse du sadique et du masochiste, mais plutôt la question de savoir en quoi le sado-masochisme – pas nécessairement pervers d'ailleurs– peut « ordonner », agencer « l'ordre » du couple. Ou encore, pour le dire en d'autres termes, comment le sado-masochisme ordinaire nous permet de prendre la mesure des effets qu'introduit dans le couple l'économie de la jouissance.

Dans cette perspective, ma référence de travail a été l'article de Freud, écrit en 1924 : *Le problème économique du masochisme*. Et cela, parce que, précisément, Freud y fait le rapport entre le masochisme et la position féminine. Ce qui l'amène à définir un « masochisme féminin » :

« Il (le masochisme) se présente à nous sous trois formes : comme mode d'excitation sexuelle, comme expression de l'être de la femme et comme norme du comportement dans l'existence (behaviour). En fonction de cela, on distingue un masochisme érogène, un masochisme féminin et un masochisme moral. »

Mais avant d'examiner de plus près ce qu'il en est de ce masochisme féminin, je voudrais rappeler brièvement quel a été le parcours de Freud dans son effort pour penser le masochisme. Car cet article de 1924 est, en quelque sorte, l'aboutissement de la pensée de Freud en la matière. Le masochisme y est revisité sous l'hypothèse de la pulsion de mort, laquelle oblige bien sûr à penser autrement cette question que Freud avait déjà abordée, dès 1905, dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.

Pour rappel, ces trois essais sont : 1. Les aberrations sexuelles, 2. La sexualité infantile, 3. Les transformations de la puberté. Le masochisme y est traité dans le cadre des aberrations sexuelles et Freud le pense classiquement «*comme un renversement du sadisme (activité transformée en passivité) et un retournement sur la personne propre* ». Dans cette affaire, c'est donc le sadisme qui est le pôle référentiel et organisateur : toute pulsion sexuelle développe une dimension agressive ; le sadisme peut alors se comprendre comme l'hypertrophie de cette agressivité, laquelle vient marquer préférentiellement la libido, cette dernière « ratant » en quelque sorte son arrimage à la génitalité. Dans ce cas, l'agressivité sadique, conçue comme naturelle, en viendrait à déterminer nécessairement

l'accès du sujet à la jouissance. Par contre :

« Le masochisme, en tant que perversion, paraît plus éloigné du but sexuel normal que le sadisme. On peut se demander s'il est jamais un phénomène primaire, et s'il ne résulte pas toujours d'une transformation du sadisme. On constate souvent que le masochisme n'est pas autre chose qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre le sujet, lequel prend pour ainsi dire la place de son objet sexuel. L'analyse clinique des cas graves de perversion masochiste nous amène à penser que c'est là le résultat complexe d'une série de facteurs qui exagèrent et fixent une attitude de passivité sexuelle originelle. »

Freud cherche le fondement clinique de cette suprématie du sadisme dans la sexualité infantile. Il fait remarquer que : *«L'enfant est, en général, porté sur la cruauté »*. Et cela explique-t-il parce que *«la pulsion de maîtriser n'est pas encore arrêtée par la vue de la douleur d'autrui, la pitié ne se développant que relativement tard. »* Et il avoue : *« Jusqu'ici, comme on le sait, on n'est pas encore parvenu à faire une analyse approfondie de cette pulsion. »* Il ajoute toutefois, dans l'édition de 1915, c'est-à-dire l'année même où il écrit *Les pulsions et leur destin* :

« Ce que nous pouvons admettre, c'est que la tendance à la cruauté dérive de la pulsion à maîtriser, et qu'elle fait son apparition dans la vie sexuelle à un moment où les organes génitaux n'ont pas encore pris leur rôle définitif. Elle domine toute la phase de la vie sexuelle que nous aurons à décrire plus tard comme organisation pré-génitale. »

Freud fait allusion ici, on l'aura reconnu, à la seconde phase pré-génitale qu'il nomme « sadique-anal » :

« Ici l'opposition qui se retrouve partout dans la vie sexuelle apparaît clairement; toutefois, ce ne sont pas encore masculin et féminin qui s'opposent, mais les termes antagonistes : actif et passif. L'élément actif semble constitué par la pulsion de maîtriser, elle-même liée à la musculature; l'organe dont le but sexuel est passif sera représenté par la muqueuse intestinale érogène. Les deux pulsions ont des objets qui d'ailleurs ne coïncident pas. »

C'est dans la foulée de cette conception d'une sexualité infantile pré-génitale que Freud note également que des traits pervers peuvent se retrouver dans la vie amoureuse de tout en chacun « normalement » névrosé. « *Les traits pervers dont Freud (1905) montre l'importance dans les "plaisirs préliminaires" de l'amour et l'accompagnant, témoignent de régressions et fixations au "prégénital". Ils peuvent être considérés comme des éléments constitutifs de l'érotisation de la sexualité dite génitale.* »

On le voit ce premier remaniement du texte des *Essais*, en 1915, dans la foulée de sa réflexion sur les pulsions et leurs sorts, permet à Freud d'introduire la problématique du pré-génital et des pulsions partielles. Ce qui restera, pour lui, le socle explicatif de la perversion. Mais cela ne modifie pas considérablement la question du masochisme qui reste pensé dans la dépendance du sadisme, comme son retournement. Il en va tout autrement lorsque nous abordons la deuxième réécriture, celle qui s'échelonne de 1920 à 1924. Ici Freud se permet de nouvelles hypothèses sur le masochisme et ce, sous l'hypothèse de la pulsion de mort, suite à l'avancée décisive d'*Au-delà du principe de plaisir* : le masochisme n'y est plus présenté seulement comme une forme de retournement du sadisme, situé dans une position nécessairement « secondaire ». Il parle alors d'un masochisme primaire :

« *Ultérieurement, en me fondant sur certaines hypothèses concernant la structure de l'appareil psychique et les grands types de pulsions qui y sont à l'oeuvre, j'ai considérablement modifié mon opinion sur le masochisme. J'ai été amené à reconnaître l'existence d'un masochisme primaire – érogène – à partir duquel se développent ultérieurement deux autres formes : le masochisme féminin et le masochisme moral. Le retournement contre la personne propre, du sadisme qui n'est pas employé dans la vie, est à l'origine d'un masochisme secondaire qui vient s'ajouter au masochisme primaire.* »

Ce que Freud pointe ici, c'est bien la conséquence de l'introduction de la pulsion de mort dans l'appareil psychique. C'est d'ailleurs ainsi qu'il commence son article de 1924 sur *Le problème économique du masochisme*, en rappelant le côté énigmatique du masochisme si l'on s'en tient à penser « *que le principe de plaisir domine les processus psychiques de telle façon que le but immédiat de ceux-ci soit d'éviter le déplaisir et d'obtenir le plaisir* ». Le masochisme en devient alors véritablement « inintelligible ». Et il continue :

« Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé, le gardien de notre vie psychique est comme sous l'effet d'un narcotique.

Le masochisme nous apparaît ainsi sous un jour de grand danger, ce qui n'est nullement le cas pour sa contrepartie, le sadisme. Nous sommes tentés d'appeler le principe de plaisir gardien de notre vie plutôt que de notre seule vie psychique. Mais alors s'offre à nous la tâche d'étudier le rapport du principe de plaisir aux deux espèces de pulsions que nous avons distinguées, les pulsions de mort et les pulsions de vie érotiques (libidinales), et nous ne pouvons aller plus loin dans l'examen du masochisme, avant d'avoir répondu à cet appel. »

Et Freud de rappeler l'essentiel de son travail dans *Au-delà du principe de plaisir*. Et d'abord le fait essentiel que le principe qui gouverne et domine tous les processus psychiques s'inscrit, comme un cas particulier, à l'intérieur de cette « tendance à la stabilité », tendance tout-à-fait générale, propre à tout être vivant et que Freud accepte d'assimiler au « principe de Nirvâna ». Mais ajoute Freud, il ne faudrait pas identifier le principe de plaisir-déplaisir à ce principe de Nirvâna sous peine de le voir se mettre « *totalelement au service des pulsions de morts. (...) Cette conception ne peut être correcte. (...) Il existe des tensions s'accompagnant de plaisir et des détonnes déplaisantes. L'état d'excitation sexuelle est l'exemple le plus frappant d'une augmentation d'excitation qui s'accompagne ainsi de plaisir, mais il n'est certainement pas le seul.* »

En conséquence de quoi, il n'est plus possible de cantonner le plaisir et le déplaisir au seul facteur quantitatif d'accroissement ou de diminution de l'excitation, bien que note Freud, « *ils aient beaucoup à voir avec ce facteur* ». Il convient donc de proposer une autre hypothèse qui est de mettre les mettre en rapport avec un dimension qualitative de l'excitation. Freud avoue ne pas pouvoir en dire plus :

« Nous serions beaucoup plus avancés en psychologie si nous pouvions indiquer quel est ce facteur qualitatif. Peut-être s'agit-il du rythme, de l'écoulement temporel des modifications, des montées et des chutes de la quantité d'excitation ; nous ne le savons pas. »

Quoiqu'il en soit, Freud en vient à admettre que, chez l'homme, parce que l'opposition fondamentale ne joue plus entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi ou encore entre les pulsions du moi et les pulsions d'objets (c'était la thèse qu'il défendait encore en 1915 dans *Pulsions et destin des pulsions*), mais bien entre pulsions de mort et pulsions de vie, le principe de plaisir ne peut plus s'identifier au principe de Nirvâna dont la tendance à la stabilité a bien pour horizon la mort, laquelle assure la stabilité inorganique. Il faut donc les disjoindre. A quoi il ajoutera encore, en 1924, un troisième terme :

« Nous obtenons ainsi une courte mais intéressante série de rapports : le principe de Nirvâna exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de plaisir représente la revendication de la libido, et la modification de celui-ci, le principe de réalité, représente l'influence du monde extérieur. »

Donc, trois principes dont l'interaction, et éventuellement les conflits, gère l'ensemble de la vie psychique. C'est à partir de cette mise en place qu'il aborde alors la question du masochisme, en en repérant les trois formes dont nous avons déjà parlé : le masochisme érogène, le masochisme féminin et le masochisme moral. Il décide de commencer son enquête par la seconde forme, le masochisme féminin, qui lui semble *« le plus accessible à notre observation »*. Et curieusement, le matériel clinique que Freud met en évidence, concerne des hommes et leurs fantasmes masochistes . Lesquels fantasmes ont pour objectif de permettre la jouissance sexuelle *«qu'ils soient exécutés comme fins en eux-mêmes ou qu'ils servent à établir la puissance sexuelle et à introduire à l'acte sexuel. (...) Le contenu manifeste (de ces fantasmes) est : être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé. »*

Une première interprétation, c'est-à-dire un premier repérage du contenu latent de ces fantasmes, est facile : *«... le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse et dépendant, mais il veut être surtout traité comme un enfant méchant. »* Mais Freud ne s'arrête pas là et il fait remarquer que si on peut pousser l'analyse un peu plus loin, on s'apercevra que ces fantasmes masochistes ont pour effet de *« placer la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher. »*

Je proposerais de comprendre cela en faisant l'hypothèse qu'il s'agit bien là d'un évitement de la castration symbolique, laquelle doit nous permettre de soutenir qu'*« il n'y a pas de rapport sexuel »*. Je me rappelle de ce petit garçon qui, à

l'école, avait une peur bleue de se faire déculotter. Une telle frousse n'était pas sans rapport, me semble-t-il, avec ce que Freud décrit, dans l'Oedipe, comme l'angoisse de la castration : comme si, par le dévoilement de ce qu'il en est de la réalité de son sexe, se trouvait dénoncé sa prétention à être le phallus de la mère.

Dans cette perspective, le fantasme masochiste pourrait donc s'interpréter comme une parade à venir tenir son rôle sexuel, due à l'impossibilité dans laquelle le sujet se trouve de s'identifier au père, rejeté qu'il est du côté de la mère : « mère-version » plutôt que perversion !

Posée ainsi, la question du masochisme me semble venir à point dans la suite des entretiens que nous avons eus, depuis quelques mois, centrée sur la clinique du couple. Parce que, d'une part, elle recoupe directement la question du fantasme, qui a été abordée ici même. Et, d'autre part, parce que, précisément, cette forme masochiste que peut prendre le fantasme, vient éclairer, pour nous, ce qu'il en est de l'échec même du rapport sexuel : la douleur viendrait, fantasmatiquement, donner un peu de réalité à ce que, par la castration, nous pouvons repérer comme manque, comme échec de la rencontre.

« *Il n'y a pas de rapport sexuel* », énonçait paradoxalement Lacan. « Qu'à cela ne tienne, répond le masochiste, je me ferai esclave ! » Par là sera assuré quelque chose du rapport entre les sexes, qui, à défaut d'être sexuel – c'est-à-dire marqué par un impossible de la rencontre – sera de servitude et de souffrance.

Commentant cette formule provocante de Lacan, Catherine Desprats-Péquignot écrit :

« ... il (Lacan) signifie que, contrairement à la croyance commune, il n'y a pas de rapport de complémentarité entre homme et femme qui permettrait par leur union une satisfaction complète ; qu'il n'y a pas inscrit dans le psychisme, de conjonction entre le signifiant homme et le signifiant femme qui orienterait la dynamique pulsionnelle des humains et garantirait, du fait de leur union sexuelle, non seulement la jouissance, mais la symbiose dans une Même jouissance. S'il n'y a que l'acte sexuel pour établir un rapport entre les deux sexes, il n'y a pas de rapport sexuel au sens d'une conjonction entre homme et femme faisant complétude pour chacun. »

Cette forme du masochisme – côté féminin, mais on sait qu'il ne faut pas

nécessairement être une femme pour venir occuper cette place ; c'est même sans doute d'abord une stratégie d'hommes dont il est question ici –, je l'ai retrouvée à la lecture des mémoires de Wanda von Sacher-Masoch : *Confession de ma vie* . Ce qui se décrit là, d'une façon quelque peu paroxystique, dans un scénario pervers, certes, mais qui n'est pas sans nous évoquer ce qui se trame dans des fantasmes névrotiques, c'est bien ce que je nomme le masochisme ordinaire dans un couple. Je voudrais, pour conclure mon propos, reprendre une scène qui illustre bien cette économie du couple, où il est question de la loi, de l'amour et de la jouissance.

« Dès les premiers temps de notre séjour sur le Rosenberg, Léopold avait mis une annonce dans le Tagespost, où il était dit qu'"une jeune et jolie femme cherchait à faire la connaissance d'un homme énergique".

Un comte Attems – lequel ? je n'en sais rien, il y a en a tant à Graz !– répondit à l'annonce. Je dus lui donner rendez-vous, et cela dans la forêt attendant à la ferme où nous demeurions ; mon mari voulait nous observer, caché dans les fourrés, "pour éprouver les tortures de la jalousie". Je trouvai le comte à l'endroit prévu. »

Le comte s'avère être tout le contraire de l'homme « énergique » souhaité et propre à susciter la jalousie du mari. L'auteur note :

« J'eusse aimé beaucoup à le renvoyer tout de suite d'où il venait, mais je pensai à mon mari, qui nous épiait, et je ne voulais pas trop lui écourter la jouissance des "tortures de la jalousie".

Tandis que nous marchions dans la forêt, mon comte trébucha sur une racine d'arbre et s'étendit de tout son long. Il ne s'était pas fait de mal, mais son pantalon avait souffert, et le monocle était en deux.

Sur cet effet final il prit congé, non sans que je lui eusse promis de lui écrire quand et où nous nous reverrions.

Tout de suite, Monsieur mon mari vint à ma rencontre. Les tortures de la jalousie qu'il avait éprouvées ne semblaient pas lui avoir fait grand mal, car il était d'humeur pétulante.

– *Ah ! quelle femme charmante tu fais ! me dit-il. Sans cesse tu dévoiles un côté nouveau de ton être, qui me ravit. Tu as été exquise en te moquant si gaiement de lui. »*

On entend donc bien que le mari ne désire nullement être trompé et que les « tortures de la jalousie » d'où il dit tirer sa jouissance sont peut-être moins importantes que la mise à l'épreuve de sa femme. La conversation qui suit ce petit épisode tourne d'ailleurs autour de cette question. Wanda fait remarquer à Léopold que « *ce serait un raffinement de cruauté* » que de lui donner ce comte imbécile pour seigneur et maître. Léopold se met à rire, mais il fait remarquer que sa femme n'a pas le droit de faire cela car, dit-il, « *ce serait contraire à notre contrat* »

Contrat qui est plutôt une « déclaration », rédigée à la demande de sa femme et par laquelle Sacher-Masoch reconnaît que :

« Tout ce que tu fais ou as fait je le savais et voulais que tu le fasses, et que, par conséquent, je n'ai pas le droit de t'en faire le reproche ou de t'intenter un procès. Je te donnerai de plus quelques feuilles en blanc avec ma signature, que tu pourras, quand tu le voudras, remplir ou faire remplir. Ainsi je serai entièrement dans tes mains et tu n'auras plus le droit de te méfier de moi. »

C'est qu'en effet, Wanda se méfiait de son mari et des ses incitations à prendre des amants :

« La première infidélité que je commets est légalement un crime contre toi (...) Tu peux obtenir le divorce contre moi (...) me prendre les enfants (...) »

Mais tel n'est pas l'objectif de Léopold et c'est ici que s'installe le premier mal-entendu entre eux. Léopold ne se situe pas dans une perspective legaliste. Il n'est pas préoccupé par la Loi et il se défait de cette objection en signant– avec quelle facilité !– sa « déclaration » laquelle, si elle vise à rassurer Wanda, lui assure un surplus de jouissance par le fait de se livrer entièrement à la volonté, voire au caprice de son épouse.

C'est pourtant au titre d'épouse et de la promesse qu'elle lui a faite que Wanda accepte d'entrer dans le jeu de son mari. Lorsque Léopold lui dit qu'il ne comprend pas pourquoi elle prend les choses au sérieux, « (qu') *on ne peut pas*

attendre de toi, une jeune femme, que tu renonces à jouir de la vie. (...) Est-ce qu'une femme ne peut pas faire un saut de côté sans qu'une tragédie ne s'en suive ? Tu auras des amants et nous vivrons heureux avec nos enfants, comme par le passé. »

Il considère le couple comme une association contractuelle à fin de la jouissance. Jouissance partagée, puisque, si lui jouira des « tortures de la jalousie », elle pourra jouir de ses amants. Mais Wanda ne l'entend pas de cette oreille :

« Ne dis pas cela. Tu sais très bien, à cette heure, qu'il ne s'agit pas de mon, mais de ton plaisir. Ne retourne pas les choses. (...) Je ne demande rien, je suis parfaitement heureuse avec toi et avec les enfants. Je te fais un sacrifice en exécutant ta volonté et tu auras seul la responsabilité de tout ce qui arrivera, dis-toi bien cela... »

Mais que peut-il arriver ? Pour Wanda, le jeu que lui propose son mari est dangereux. Qui sait ce qui pourra s'en suivre ?

« Qui sait où la pierre s'arrêtera, une fois qu'elle sera en train de rouler ? Suppose, par exemple, que mon amant m'inspire une passion véritable et que je te quitte ? »

Léopold refuse d'envisager cette issue possible. Pour lui, ce qu'il propose, c'est un jeu sans conséquence. Un jeu où on ne peut pas perdre l'amour. Où il n'y a rien à perdre d'ailleurs, mais tout à gagner en termes de jouissance.

« Toi ! Jamais tu ne feras ça ! Ce qu'il y a justement de délicieux dans tout cela, c'est que je n'ai rien à craindre de semblable ; tu as une nature beaucoup trop honnête et fidèle pour oublier tes devoirs sacrés. Et pourquoi le ferais-tu ? Je te laisse absolument libre de satisfaire tous tes caprices ; quelle raison aurais-tu de nous quitter, moi et les enfants ? Je ne désire rien tant que de te voir amoureuse d'un autre ; j'espère que cela sera et j'attends des miracles de cette situation. »

A la fin de l'épisode du comte, c'est le même dialogue qui reprend, la même incompréhension qui s'affiche. Léopold réaffirme sa confiance totale en sa femme « *trop intelligente et trop honnête pour faire quelque chose qui soit de nature à compromettre mon honneur ou notre bonheur* ». C'est-à-dire quelque

chose qui viendrait mettre fin au scénario de sa jouissance. S'il a signé la fameuse « déclaration », ce n'est pas par imprudence, mais pour garantir le bon fonctionnement de la jouissance. Et devant la proposition de Wanda d'en finir avec ce jeu, de déchirer le contrat, il ne peut que refuser :

« Non ! Même si tu devais en abuser de la pire façon, tu dois le garder. Le sentiment que je me trouve ainsi entièrement dans tes mains, que tu peux faire de moi ce qui te plaît, que j'ai peur et que je tremble devant toi, tout cela me procure, à moi, la plus grande jouissance. »

Que conclure de ceci ? S'agit-il là d'un scénario pervers ? Il est difficile de se prononcer sur le seul témoignage d'un texte littéraire, même s'il se présente comme un récit autobiographique. Il est vrai que Sacher-Masoch, au témoignage de sa femme, ne se contentait pas de jouir de la jalousie. Wanda nous raconte d'autres scènes où son mari lui demande de le battre. Non content d'écrire des textes où il mettait en scène des situations sado-masochistes, Sacher-Masoch déclara à son épouse :

« Qu'il espérait revivre "La Vénus aux Fourrures" avec moi, "d'une façon plus délicieuse" qu'avec P... , il ne parlait plus que de cela quand nous étions en tête à tête. (...)

Je me voyais forcée de faire souffrir des tortures physiques à ce pauvre homme, malade de corps et d'âme, et quand, émue de pitié, des larmes étouffantes m'empêchaient de rire, il levait vers moi des mains suppliantes et s'écriait :

– Encore ! Encore ! Frappe... N'ai pas pitié de moi... Plus je souffre par toi, et plus je suis heureux ! »

L'auteur de ce récit portait en réalité un autre nom : Angelica Aurora Rùmelin. Il ne s'agit pas là d'un véritable pseudonyme puisque Mademoiselle Rùmelin allait devenir l'épouse du célèbre écrivain : Léopold von Sacher-Masoch. C'est donc tout naturellement que l'auteur adopte le patronyme de son mari. Ce qui est toutefois plus troublant, c'est qu'elle abandonne également son prénom pour celui de Wanda, qui est, on le sait, celui de l'héroïne du célèbre roman *Vénus à la fourrure*, qui valut à son écrivain de mari de devenir l'éponyme du masochisme.

C'est en 1886, au moment même où Léopold von Sacher-Masoch connaissait le succès à Paris, que paraît à Stuttgart la *Psychopathia Sexualis* du docteur Krafft-Ebbing, ouvrage qui portait sur la question des perversions sexuelles. Et c'est dans cet ouvrage que naquit le néologisme : masochisme.

Qu'Angelica Aurora vienne ainsi s'identifier à Wanda, occupant la place que son mari lui destine dans son fantasme, tel est bien un des enjeux fondamentaux de ce que j'ai appelé « le masochisme ordinaire dans le couple ». Car ce qu'il faut ne pas perdre de vue, c'est que, dans cette affaire, Wanda « se sacrifie ». La position de « battante » qu'elle accepte de prendre, c'est à son corps défendant ! Elle souffre autant que Léopold ! Généralisation du masochisme qui, manifestement, vient faire lien entre eux.